

LES SALONS DE 1903 — SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



LES SALONS DE 1903. — ABEL FAIVRE. — Portrait de Mme Helène CHAUVIN et de sa fille

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & C<sup>IE</sup>

24, boulevard des Capucines

LE FIGARO

26, rue Drouot

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. Etranger : 3 fr. 50



Breveté  
S.G.D.G.

# LA "DECORATIVE"

Marques  
déposées

Guirlandes en papier parcheminé, non collées, imperméables,  
se développant et se repliant instantanément. - Sert plusieurs fois.  
**RÉSISTE INDÉFINIMENT A L'HUMIDITÉ ET A PLUIE PROLONGÉE**

**LA GRACIEUSE** toutes couleurs



**L'EGAYANTE PAVOISEE**



Puissant effet  
décoratif

Convient pour  
toutes fêtes

**DEMANDEZ** petite Guirlande à **LHOMER**, Rue de Sévres, 47, Paris, **GRATUIT FRANCO**

## DERNIERS BILLETS LOTÉRIE

de **L'ALLAITEMENT MATERNEL**  
**2 Gros Lots :**  
**CENT MILLE FR.**  
**DIX MILLE FR.**

Plus 108 autres LOTS de 1.000, 500 et 100 f.

Tous les Lots sont payables en argent

Le Billet : **UN FRANC**

**TIRAGE IRREVOCABLE: 30 Juillet 1903**

On trouve des billets dans toute la France, chez les Débitants de tabac, Libraires, Omnibus, etc.  
Pour réserver à domicile, s'adresser à l'ŒUVRE de l'ALLAITEMENT MATERNEL, 47, Rue Delaborde, 47, Paris, en joignant à la demande mandat-poste du prix des billets et une enveloppe affranchie portant adresse pour retour.

## CHEMINS DE FER

DE

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

VOYAGES INTERNATIONAUX

Avec ITINÉRAIRES FACULTATIFS

Il est délivré toute l'année, dans les gares du réseau P.-L.-M., des livrets de voyages avec itinéraires établis au gré des voyageurs et pouvant comporter des parcours sur les chemins de fer français de P.-L.-M., de l'Est, du Nord et de l'Ouest, et sur les chemins de fer allemands, austro-hongrois, belges, bosniaques et herzégo-viniens, bulgares, danois, finlandais, luxembourgeois, néerlandais, norwégiens, roumains, serbes, suédois, suisses et turcs (1). Ces voyages,

qui peuvent comprendre certains parcours par bateaux à vapeur ou par voitures, doivent, lorsqu'ils sont commencés en France, comporter obligatoirement des parcours à l'Étranger.

Minimum de parcours total : 600 kilomètres.

Validité : 45 jours jusqu'à 2,000 kilomètres, 60 jours au-dessus de 2,000 kilomètres.

Arrêts facultatifs dans toutes les gares de l'itinéraire.

Les demandes de Livrets internationaux sont satisfaites le jour même aux gares de Paris et de Nice lorsqu'elles leur parviennent avant midi. Dans toutes les autres gares, les demandes doivent être faites quatre jours à l'avance.

(1) A partir du 1<sup>er</sup> juin 1903, les chemins de fer français de l'État, de l'Orléans et du Midi, ainsi que les chemins de fer italiens et siciliens, participeront à ces voyages.

## BROSSERIE MODÈLE ROUY



42, Boulevard Haussmann, (DERRIÈRE L'OPÉRA),  
PARIS

**SPÉCIALITÉ DE BROSSES ET OBJETS DE TOILETTE**  
POUR CORBEILLES DE MARIAGE

**ARTICLES de MÈNAGE — ARTICLES de VOYAGE**  
ALUMINIUM PUR pour le MÈNAGE et le VOYAGE

**PARFUMERIE à PRIX RÉDUITS** Marques Garanties  
Catalogue Franco sur demande

GROS - DÉTAIL

TELEPHONE 297-51

**TROUSSES GARNIES DEPUIS 12 fr. 90**

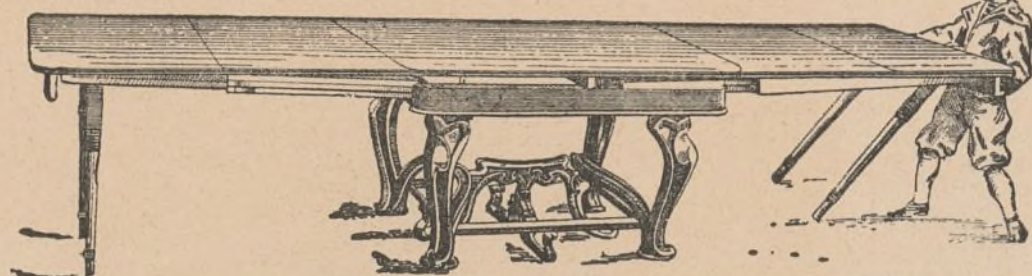
Trousses et Sacs de voyage sur commande. Prix très modérés

SPÉCIALITÉ DE NÉCESSAIRES, PIÈCES ALUMINIUM POUR AUTOMOBILISTES ET CYCLISTES

**Les plus légères, les plus solides, les plus pratiques**

## LA TABLE EXTENSIBLE RUSCHWEYH

Breveté S. G. D. G.



La Table extensible Ruscheweyh, a obtenu les plus hautes récompenses à toutes les Expositions.

Elle est en vente dans toutes les bonnes maisons de meubles.

Un enfant peut dresser instantanément cette table qui obéit à la simple pression d'un doigt, soit pour l'allonger, en doublant, triplant ou quadruplant sa superficie; soit pour la refermer; elle évite ainsi l'ennuie de rechercher les rallonges plus ou moins tordues, le dévissage et le revissage ainsi que l'ajustage très fatigant des tables à rallonges. — La solidité de la table extensible est à toute épreuve, et le parfait fonctionnement de chaque table est garanti. — Les pieds d'appui se lèvent et baissent automatiquement sans qu'on ait à s'en occuper. — Les prix, depuis 175 fr., en sont très abordables; ces tables se font pour salle à manger, bureaux, ateliers, jeux, etc., en toutes dimensions et styles. — Sur un empiètement déjà existant, on peut appliquer le dessus des TABLES EXTENSIBLES, contenant le système complet.

Demandez dans toutes les bonnes maisons de meubles

Pour le gros, s'adresser 21, Faub. St-Antoine, Paris.

**LA TABLE EXTENSIBLE RUSCHWEYH**

## CHEMINS DE FER DE PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

(Service d'hiver)

Relations entre PARIS et la COTE D'AZUR

Train temporaire très accéléré (lits — salon — sleeping-car — 1<sup>re</sup> classe)

PARIS-NICE en 15 heures. — Nombre de places limité

ALLER : Départ de Paris . . . 7 h. 25 soir. — Arrivée à Nice . . . 40 h. 34 matin.

RETOUR : Départ de Nice . . . 8 h. » soir. — Arrivée à Paris . . . 41 h. 03 matin.

Retenir ses places d'avance à la gare de Paris P.-L.-M., ou dans les bureaux de ville de Saint-Lazare et Sainte-Anne, pour le sens de Paris sur Nice; dans les gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes et Toulon pour le sens de Nice sur Paris.

Ce train sera mis en marche à une date qui sera fixée ultérieurement.

**SUCCÈS! SUCCÈS! SUCCÈS!**

**RÉGÉNÉRATION de la CHEVELURE**

**Plus de Chute de Cheveux**

**Plus de Démangeaisons, plus de Pellicules**

par l'emploi de la

**LOTION AMÉRICAINE**

Préparée selon la formule

**DU D<sup>r</sup> MACKAY**

En Vente dans toutes les bonnes Maisons

**La Plume « SWAN »**  
est la plus renom-  
mée des plumes  
à réservoir



Indispensable aux  
Docteurs, Jour-  
nalistes, Dessina-  
teurs, Employés d'Ad-  
ministration, etc.

D'UNE UTILITÉ INCONTESTABLE

Garantie du parfait fonctionnement

LES PLUMES SONT EN OR AU TITRE DE 18 CARATS

Demandez le Catalogue envoyé franco à

**BRENTANO'S**

37, Avenue de l'Opéra, PARIS

Et dans toutes les bonnes Maisons de Librairie et Papeterie.



# FIGARO ILLUSTRÉ

Les Salons de 1903. — Société Nationale des Beaux-Arts



GASTON LA TOUCHE. — LA GRACE (PANNEAU DÉCORATIF)  
(Appartient à M. A. André)



# Société Nationale des Beaux-Arts

## LES SALONS DE 1903

Le Salon de la Société Nationale n'est pas un des meilleurs que nous ayons vus depuis sa fondation. Il est intéressant cependant par ce qu'il nous révèle sur l'état des esprits, par je ne sais quoi d'incertain et de flottant qui trahit comme une lassitude et

le vague désir d'autre chose. Je ne veux pas cacher, dès le début, que l'absence d'un maître comme Eugène Carrière s'y fait cruellement sentir. Une haute direction d'esprit, la profondeur d'émotion et le sens des vérités générales, c'est ce qui manque le plus à l'art d'aujourd'hui. Il a plus de surface que de fond, et plus de brillant que de chaleur. Ce Salon contient, d'ailleurs, des œuvres fort distinguées, mais rien qui s'impose impérieusement. Devant certains efforts très méritoires qui n'aboutissent qu'à des demi-succès, on est forcé de se rappeler que le don de création artistique est exceptionnel et rare, et que la meilleure volonté du monde ne saurait y suppléer. Il y a décidément trop d'artistes, je veux dire de gens qui font profession d'art, sans en posséder suffisamment le métier, et chez qui l'ambition est supérieure au désir. Quand tout le monde parle à la fois, comment se faire écouter? L'œuvre d'art est une parole publique, faite pour éveiller les consciences et retentir dans les esprits. Elle suppose une méditation forte, une faculté d'expression spéciale, une philosophie de la vie. A combien de toiles cette définition pourrait-elle s'appliquer?

On fera, certes, de jolies trouvailles dans ce pêle-mêle anarchique de formules et de tendances où il serait vain, pour le moment, de chercher une direction générale. Prenons ce que l'heure nous offre, et goûtons-le sans boudier. Tout effort sincère m'arrête et m'intéresse, et je ne crois pas cependant que la sincérité soit une qualité suffisante. Qui pourrait d'ailleurs définir la sincérité? Le menteur est sincère quand sa nature est de mentir; l'imitateur imite avec sincérité; le copiste copie naïvement parce qu'il ne peut pas faire autre chose. De tout temps les hommes qui pensent par eux-mêmes, qui voient et qui savent, ont été des exceptions.

L'exposition de Carolus-Duran souhaite la bienvenue aux visiteurs. Le portrait de *Madame C. H.* est une œuvre pimpante sans tapage, d'aimable et haute allure. On ne saurait refuser son hommage à cette beauté brune dont l'image souriante s'encadre de noirs, de gris, de blancs et d'ors savamment harmonisés, d'un charme opulent et discret. Le portrait d'un *Vieux Lithographe* fait mieux valoir encore la verve heureuse et la sobre justesse d'un pinceau qui n'a jamais paru plus alerte et plus sûr de son fait. Cela est direct, admirablement senti, très vivant de physionomie, de type et d'allure. La sympathie qui, on le devine, est allée de l'artiste au modèle, se communique au spectateur. J'aime moins, je l'avoue, un paysage qui semble fait de pratique, et la tête d'un gavroche, bien que vivement enlevée, ne retient pas longtemps. C'est un fort bel ensemble, épanoui dans la bonne grâce et la belle humeur, facile et ferme, libre et bien équilibré, où par moment l'art se fait oublier.

Besnard est un prestigieux artiste, un esprit étendu et qui se plie à bien des métamorphoses. Le portrait de *Madame B...*, assise dans une pose très simple, au milieu de l'atelier froid et nu, est une œuvre pleine d'émotion grave. Elle me rend peut-être injuste pour des fantaisies et des variations brillantes, mais quelque peu arbitraires. L'imagination de l'artiste ne marche pas toujours du même pas que sa raison, et l'on dirait qu'il compte



CAROLUS-DURAN. — PORTRAIT DE M<sup>me</sup> C. H... (DE LONDRES)



parfois sur le hasard pour combler le déficit de sa volonté. Ces caprices inspirés du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui font penser à Fragonard, *les Cygnes*, *Solitude*, *au Bord du Ruisseau*, empreints d'une sensualité légère et fine, ont des souplesses de lumière et de couleur comme seul ce grand virtuose en peut trouver au bout de son pinceau, mais aussi des lourdeurs, des acidités et des insistances qui viennent par moment rompre le sortilège, et rabattent l'esprit tout prêt à suivre le charmeur.

Besnard, dans toute la force de son talent, nous doit des œuvres de plus belle unité et de plus grande envergure.

Les bons portraits sont ce qu'il y a de moins rare ici. Le plus exquis à mon sens est celui de *Madame P. L.*, par Aman-Jean; on verra aussi avec plaisir ceux de *Claude-A. Debussy* et de *Lucien Simon*, par Jacques Blanche; de *Madame D. B.*, par Desvallières; de *Ch. Léandre*, par Thévenot, et de *Madame M. A.*, par Rosset-Granger.

Sil'on me demandait quelles sont dans ce Salon un peu décousu les œuvres auxquelles je repense le plus volontiers, et qui m'ont donné la plus vive et la plus fraîche sensation d'art, je répondrais sans hésiter : celles de Maurice Denis. J'ai cherché plus d'une fois querelle à ce délicat artiste pour ses balbutiements voulus et pour les bizarreries préméditées d'un accent enfantin et vielot. Il me choquait surtout quand il se faisait primitif en des sujets tout modernes. Et je ne dis pas qu'il ait renoncé cette fois à ses partis pris, du moins les a-t-il revêtus d'une grâce insinuante à laquelle je ne saurais résister.

Dans cette jeune génération qui parvient aujourd'hui à la maturité, Lucien Simon s'est fait une belle place. Sa fine volonté et son beau désir éveillent les plus vives sympathies, et l'on voudrait n'avoir à noter que des progrès incessants. Il faut bien avouer cependant que cette année il a plutôt versé dans le sens de ses défauts qu'abondé dans celui de ses qualités. Avec ses dons exquis d'intelligence et de sensibilité, il néglige trop le métier sans lequel rien ne dure. Une exécution lourde et hâtive à la fois ne permet pas aux délicatesses de sentiment de se faire jour. L'intimité s'évapore sous la brusquerie de la touche qui ne dit pas toujours du premier coup ce qu'elle veut dire. Dans le *Portrait de Madame S. et de ses enfants*, les intentions sont délicates; on entrevoit des fraîcheurs lumineuses et blondes, une douceur maternelle, un jeune visage mutin; mais l'exécution lourde et tapotée d'une robe, l'à peu près de certains visages déconcertent. Cela reste trop à l'état d'esquisse sans avoir le charme vif et prime-sautier d'une esquisse bien venue. Le faire me semble trop sommaire aussi et trop brutal dans son *Asile de Vieillards*. Il ne faut pas modeler un visage humain comme une nature morte. Et puis, tous ces personnages sont vus comme à bout portant. L'artiste ne prend plus le recul nécessaire; il ne laisse plus s'interposer entre lui et la réalité ce voile de poésie qui éloigne de nous les choses et les transpose. Je me souviens de sa *Peinture*, de certains paysages doux et lointains, hospitaliers au rêve, et je crains qu'il ne prenne pour de la puissance des brusqueries trop soudaines qui me semblent peu d'accord avec ses meilleures visées. La beauté du métier, c'est encore une forme de recueillement et d'amour; c'est la langue choisie à qui l'on confie le plus cher de

sa pensée, lentement, le cœur ému et les lèvres serrées, de peur d'en rien laisser échapper.

Quelques-unes de ces remarques pourraient s'appliquer aussi à Cottet, bien que ses envois de cette année ne soient pas inférieurs aux précédents. Je ne lui reprocherai nullement de s'attarder au pays breton, s'il en sait exprimer toute l'humanité dolente et rude. Mais ce serait une erreur de croire que pour traduire des êtres frustes, l'art ait le droit d'être lui-même fruste et court dans ses moyens d'expression. Or, s'il y a des finesses dans l'art de Cottet, finesses d'œil, de sensation et d'émotion, on y perçoit aussi des arrêts, des heurts, des insuffisances. Le modelé des figures manque d'ampleur et de logique continue, ne vient pas de loin, ne se prolonge pas. Sa Bretagne présente une simplification un peu factice. Il la voit et la veut ainsi, austère et nue; habillée de deuil, de noir, de vert olive ou de vert bronze. Elle a pourtant, même en cet extrême Finistère, ses splendeurs et ses mirages de bleus lointains, de violets mouillés, d'émeraudes étincelantes, d'atmosphère humide et irisée. Mais enfin c'est son droit de se restreindre aux aspects mornes et calmes. De cette gamme riche dans son uniformité, Cottet sait tirer parti. Dans *une Crique (Bretagne)*, dans *la Côte près le Cap de la Chèvre*, la fuite oblique d'un chemin sur la falaise, le dessin du littoral, ont de la grandeur et de la noblesse : les tons de l'eau de la lande et du ciel ont une finesse exquise : dans la seconde pourtant les rochers se raccordent mal à la mer. Le *Deuil marin* saisit d'abord par l'immobilité sculpturale et morte des trois figures assises au bord du chemin sur le mur de pierres sèches. A les regarder de plus près, l'impression ne s'approfondit pas; elle s'affaiblit plutôt. L'aïeule aveugle a quelque chose de grimaçant, réel, je le veux bien, mais qui dépare la douleur. La



ROLL. — MATERNITÉ





VICTOR PROUVÉ. — TOILE DÉCORATIVE

« Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté... »  
BAUDELAIRE.

tête de la jeune fille, en sa pâleur mate, s'enlève très heureusement sur le ciel morne; la mère a l'expression concentrée et dure, est peut-être vraie, mais n'atteint pas à la beauté. Cottet suggère plus qu'il ne réalise. De là une demi-déception qui ne nous empêche pas de reconnaître ce qu'il y a de saveur âpre et de forte véracité dans ces œuvres incomplètes.

Dans un tout autre milieu, Dinet mêle l'imagination poétique à l'étude de la réalité. Il emprunte son sujet au Coran, et raconte à la manière arabe la légende de Joseph et de la femme de Putiphar. L'œuvre est pleine de talent. Les femmes arabes, éblouies par la beauté de Joseph, l'entourent d'un cercle ardent de regards énamourés; ce que l'on voit le moins, à vrai dire, c'est comment *Elles se coupèrent les mains*, en croyant taillader des oranges. Le texte le dit, la peinture ne pouvait guère le montrer.

Gaston La Touche est lui aussi un imaginaire qui se souvient des fêtes galantes, et se plaît à renouer le présent au passé. Il me semble qu'il se dégage de la couleur jaunâtre qui déparait ses toiles. Son métier prend plus de souplesse et d'ampleur. Dans *le Salon vert*, la couleur a de la richesse: la belle personne qui flirte passionnément est bien saisie dans son mouvement de retraite si proche de l'abandon. J'aime moins *la Jeunesse et la Grâce* (quels titres! et que ne faudrait-il pas pour les justifier!);

d'effet trop vague et trop dispersé, sans motif dominant, sans formes impérieuses. Il y a de bons morceaux encore dans le panneau décoratif qu'il intitule *Portraits*. Des femmes d'aujourd'hui, qui font penser aux Colombine de la Comédie italienne, aux robes gentiment surannées, aux doux regards pensifs, avec un garçonnet mutin, sont juchées un peu bizarrement sur une balustrade, et semblent moins assises que suspendues dans les airs. A côté de ces bergerades où l'esprit de l'artiste se meut à son aise et dans son élément, on est un peu surpris de voir une

*Descente de Croix*, plus violente d'effet que profonde d'expression. Non que je défende à l'artiste de mêler le sacré au profane, mais il ne me semble pas que sa manière de sentir et de concevoir ait le moindre rapport avec le recueillement qu'exige un thème religieux.

Les rares exemplaires de peinture décorative que nous offre le Salon de la Société Nationale ajouteront, je le crains, peu de chose à la renommée de l'art français. Et l'on ne peut se défendre, à ce propos, de quelques réflexions mélancoliques. Nous avons des artistes admirables qui ont fait leurs preuves comme décorateurs. On les ignore dans les cercles officiels. On a pu peupler de statues le nouvel Hôtel de Ville sans faire appel à un homme tel que Rodin. La distribution des commandes obéit au plus incohérent caprice. On se demande où les

P.-A. BESNARD. — PORTRAIT DE M<sup>me</sup> B





L.-A. LHERMITTE. — GLANEUSES PRÈS DES MEULES







détenteurs des deniers publics puisent leurs renseignements, à quel goût ils s'adressent, de quels principes ils se réclament. Hasard, petit bonheur, bon plaisir, telle est la règle des Mécènes officiels qui, dans leur éclectisme aussi incompétent qu'indifférent, ont pour devise : « Amis de tout le monde », excepté des vrais artistes dont les hardiesses, peu comprises par une opinion sans guide, nous créeraient des affaires. La vérité doit

se faire bien humble et bien petite pour obtenir audience. Il faut qu'elle s'excuse d'avoir raison. Dès lors elle se tient à l'écart et nous voyons recommencer les erreurs cent fois dénoncées, et toujours inutilement. Ni dans nos monuments, ni dans nos musées, les maîtres d'hier et d'aujourd'hui ne sont dignement représentés. Tardivement, quand l'initiative privée les a portés à la place qu'il appartenait à l'État de leur faire, on leur



Cliché Roux.

A. DINET. — ELLES SE COUPÈRENT LES MAINS...

LE KORAN : XII-34

(Version arabe de la légende de Joseph et de la femme de l'utrophar).

rend un hommage posthume, inutile et coûteux. On ne dit la vérité que dans les oraisons funèbres ; on ouvre le chapitre des Regrets et des Remords.

Roll, qui fut jadis un fervent de la réalité, semble en coquetterie avec le mystère. Il y porte la sincérité, mais un peu la gaucherie d'un nouveau converti. Je reconnais encore l' amoureux des pauvres hères en ce chemineau, affalé au bord de la route, et qui montre le dessous de ses noires semelles. Dans la *Maternité*, où l'effet de lumière est piquant, le rouge vit

d'une robe inquiète le regard ; et la *Légende bretonne*, un cheval, très réel, trop réel, qui franchit d'un bond de vastes ravins, reste d'abord inexplicable : forte peinture d'ailleurs, libre et généreuse. Mais que Roll reprenne pied sur le terrain solide où il marchait jadis d'un si bon pas.

On sait que le peintre Raffaelli a inventé un nouveau procédé de peinture, la couleur à l'huile solidifiée en crayons. Il était intéressant de voir les résultats obtenus par le créateur de ce nouveau véhicule de la pensée. Il semble que, par la



variété des manœuvres, il permette à l'artiste de dire, plus directement qu'aucun autre, ce qu'il veut et ce qu'il sent. A coup sûr, Raffaelli n'a jamais été plus lui-même qu'en cet aimable portrait, empreint de fraîcheur virginale et de fine bonhomie, *la Jeune Fille au petit chien*. J'y trouve le mat et le velouté du pastel, avec la sensation d'une matière moins fragile; et de même dans les autres figures : *la Jeune Fille aux œillets*, *la Jeune Femme à sa toilette*, dans ce fourmillant paysage parisien, *le Carrefour Drouot*, la fraîcheur, le duvet propre au pastel, persistent dans ce crayonnage à l'huile, d'un impressionnisme si vivant. Il y a là évidemment, pour l'artiste, des ressources et des commodités de travail nouvelles, et cela n'est pas à dédaigner.

Caro-Delville expose deux toiles importantes : une *Femme nue* et le *Portrait de Madame L... et de sa fille*. Ce jeune artiste a donné, dès ses débuts, de grandes espérances. Il a surgi, assez soudainement avec un talent déjà sûr, et comme tout armé. Chez lui, le don de voir et de rendre n'est pas douteux. Reste à savoir quel usage il en fera. Il avait inspiré quelques inquiétudes à ceux qui suivent avec intérêt son jeune talent. Il les rassure, sans peut-être contenter pleinement ceux qui rêveraient pour lui plus et mieux que ce qu'on appelle le succès. Pour moi, je crois qu'il doit se mettre en garde contre une certaine vulgarité un peu brutale de vision et de faire, qui se contente de constater, qui ne transforme rien, n'atténue rien, ne sacrifie rien. Je sais que les constata-



GUSTAVE COURTOIS. — DIANE

tions sont à la mode. Mais la peinture n'est pas une statistique, et la vérité ne s'expédie pas par colis postal. Il me semble que Caro-Delville voit les choses trop froidement, sans passion, sans frémissement de sympathie ou d'admiration; il les mesure et les juge avec exactitude; il les rend avec puissance, mais on n'y sent pas la flamme, ni l'ardeur, ni la poésie de la beauté et de la chair. Cette femme nue est peinte avec tranquillité, comme tranquillement elle est assise sur ce clair canapé. Les formes ont leur densité et leur plénitude; elle n'a ni pudeur ni impudeur; elle est là tout bonnement, et je ne sais vraiment si cela suffit pour faire une œuvre d'art, telle du moins que je l'entends et que je l'aime. Mais, me direz-vous, la nature, il faut peindre la nature; rien de plus beau qu'elle, en elle est toute la vérité. L'esprit de l'homme et sa sensibilité ont pourtant le droit d'intervenir, et s'ils n'interviennent pas, par le choix, par l'accent, par l'émotion, l'œuvre reste froide, presque inutile. Car c'est la sensibilité d'un homme et son intelligence qui me par-

lent dans l'œuvre d'art, ce n'est pas uniquement l'imitation des choses visibles; la puissance d'imitation est nécessaire, elle ne suffit pas : elle est le moyen nécessaire pour me mener plus loin, vers quelque chose d'irréel et d'invisible, présent pourtant dans toute œuvre qui éveille en nous le rêve et l'émotion.

Que cette intervention soit d'ironie ou de tendresse, elle transfigure la réalité et l'humanise; elle l'élève à une dignité plus haute. Il n'y a donc pas en art que des questions de métier, mais aussi des questions d'intelligence et de moralité. L'art est fait pour nous élever à un degré plus haut de sympathie et de compréhension. S'il n'était qu'une leçon de choses, la photographie en couleurs suffirait. Où je ne sens pas l'émotion, je ne trouve pas non plus la vraie beauté, je ne trouve pas la vraie vie. Cela n'empêche d'ailleurs que Caro-Delville n'ait fait une très forte étude de nu. L'autre tableau du même artiste contient de fort belles parties : la tête, le cou, les mains de la mère et de l'enfant; des qualités remarquables de couleur dans les blancs;





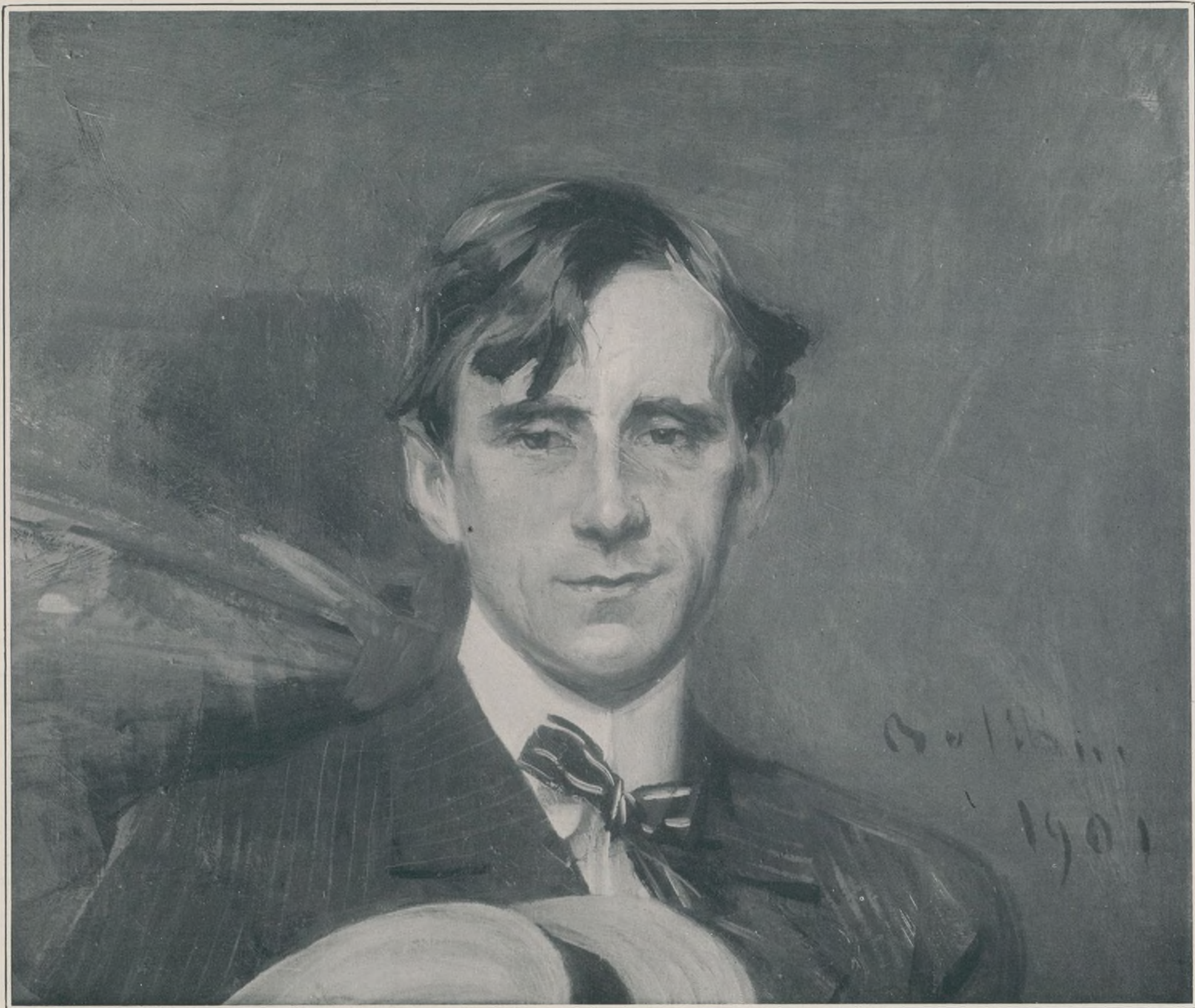
E.-H. ROUART. — NAUSICAA

il est un peu trop égal d'exécution, lui aussi, manque de sous-entendus; laisse voir des molleses. L'intérêt, dispersé sur

chaque chose, ne se ramène pas suffisamment au principal. Il faut que le peintre apprenne à concentrer l'effet, non pas d'une

LUCIEN SIMON. — PORTRAIT DE M<sup>me</sup> S. ET DE SES ENFANTS





BOLDINI. — PORTRAIT

manière artificielle, mais par le sentiment juste de ce qui est le plus vivant, par le sentiment et l'émotion qu'il éprouvera devant la vie. Nous ne savons rien en dehors de ce que nous sommes. Et notre seul devoir est de nous développer dans le sens de notre meilleur désir.

Parmi les peintres de mœurs, Prinetti, intelligence avertie, peintre délicat, se plaît à nous dépayser par le décor. *Le Pique-nique*, une toile un peu molle et dispersée, avec le mail-coach, les carricks, les écharpes, les claires mouselines, fait penser au premier chapitre d'un roman anglais. *La Musique d'ensemble*, un excellent petit tableau, sobre et riche de ton, très bien composé, illustrerait fort bien le début d'une nouvelle passionnée. Ailleurs, le décor se rapproche de nous et reste pourtant d'hier; c'est l'acajou, le reps et le velours d'Utrecht de nos pères. Et cela est charmant, cette intelligence attentive et subtile du passé qui nous fait revivre un instant des sensations abolies et des émotions tamisées par le lointain. Prinetti ne s'en cache pas, il est rétrospectif parce qu'il le veut bien. Je crains que M. Morisset ne le soit à son insu et par impuissance à saisir le caractère moderne des êtres et des choses. *La Terrasse de Café*, qui est

pourtant bien située place Clichy et met en scène des personnages de nos jours, a quelque chose de vieillot dans la

couleur et dans l'allure. Une autre toile, *A l'Opéra*, montre une certaine incompréhension des modes et des gestes contemporains. Je goûte davantage le charme timide et réservé de Saglio, qui nous montre une jeune femme mettant son chapeau *Devant la glace*, une jeune artiste à son chevalet, un *Modèle*, tout gêné de sa nudité, avec un accent doux, harmonieux, un peu triste. M. Saglio doit se méfier de certains verts un peu cruels. J'aime la cordialité délicate de Guiguet qui fait raconter par la grande sœur à une fillette ravie une *Jolie Histoire*, bien jolie sans doute, car l'enfant est aux anges, ou qui, sans mièvrerie, nous dit le geste berceur de *l'Enfant à la Poupée*. Peinture un peu mince, mais d'une jolie fleur, souple dessin, sentiment toujours exquis. Delachaux, qui enveloppe davantage, qui compose avec une application un peu pénible, a de la simplicité, mais quelque mollesse et quelque rondeur.

Si le mot d'intimité n'existait pas, il faudrait le créer pour exprimer le charme discret des fleurs de Madame Lisbeth Devolvé. Elles vivent dans un tendre recueillement où s'exhale



JOSÉ FRAPPA. — PORTRAIT DE LÉO CLARETIE





FRITS THAULOW. — LA PÉNICHE





RENÉ THIRY. — PORT DE PÊCHE

leur âme légère : azalées, chrysanthèmes, orchidées aux nuances pâles, ouatées de gris chantants, elles vivent leur douce vie qui se reflète au miroir d'une âme charmante, et leurs confidences sont les siennes. La jeune artiste ne se contente pas d'ailleurs des résultats obtenus. Il est aisé de voir que son métier, sans rien perdre de sa souplesse et de sa légèreté, prend de la résolution et de la puissance.

Maurice Lobre continue d'évoquer les grandeurs passées de la monarchie dans le décor majestueux et froid de Versailles. Il le fait avec un talent parfait, et chacune de ses toiles est merveilleuse de fini, d'éclat et de richesse : on finit pourtant par se

demander, avec une certaine inquiétude, combien le palais de Versailles compte encore de chambres ?

Revenons aux conteurs de la vie moderne. S'il s'agit de la vie mondaine, il n'en est pas de plus averti ni de plus incisif que Jeanniot. Il a le sens et le goût de l'heure présente. Quand il nous mène au *Thé de cinq heures*, ou nous fait assister à la *Conversation*, le spirituel observateur ne nous dit pas que les apparences, il découvre des caractères, il fait parler les réticences, il déjoue les calculs et raconte d'une ironie froide et pincée, les mines et les manèges du monde.

Jean Veber, à son ordinaire, se charge de nous dérider. Son



ZULOAGA. — PREPARATIFS POUR LA COURSE DE TAUREAUX



tableau *le Soleil luit pour tout le monde* est bien la chose du monde la plus exilarante. Cette auberge du pays de Cocagne, où de grotesques humains s'en donnent à cœur joie de toutes les façons, l'accueil de l'hôtelier pansu, les allures si vraies de

ce petit monde si plaisamment déformé, tout est de l'invention la plus comique. Dans *les Bouches inutiles*, la verve, plus mordante, n'est pas moins heureuse; le geste d'un corpulent orateur et le contraste entre la solennité froide des huissiers et le grouil-



F.-H. MORISSET. — A L'OPÉRA

lement forcené des parlementaires sont des choses trouvées.

En plein règne impressionniste, René Ménard eut l'originale volonté de restaurer le paysage classique, ses constructions nobles et savamment équilibrées. Il mêle aux aspects de la

nature les souvenirs de l'histoire et la poésie de l'humanité. Jamais il ne l'a fait avec autant de puissance et de charme qu'en son *Egine*, où les colonnes brisées et l'entablement d'un temple dorique inscrivent sur le ciel clair d'azur verdi la douceur de



leurs marbres patinés et dorés par le temps. Le gris harmonieux et doux de la pierre s'oppose si heureusement à de fortes verdures presque noires, aux sombres violets des collines lointaines! C'est encore un beau poème que *les Errants*, avec le rythme heureux de la courbe longue qui cerne la mer, l'étagement des croupes noirâtres qui barrent l'horizon de leurs masses horizontales, couronnées par le fronton neigeux d'un Taygète : la fumée du foyer allumé en plein air pour réchauffer les vagabonds, monte et se perd dans un ciel silencieux et pur. « La nature est un temple », a dit Baudelaire, et René Ménard commente cette parole; il cherche à manifester l'ordre et la logique tranquille qui préside à ses constructions.

Dauchez applique des principes analogues à l'étude de la Bretagne; soucieux avant tout de la structure des terrains, de la planimétrie, il maintient ses toiles dans une gamme uniformément terne et morne, gris violacés et verts atténués, non dépourvus d'une saveur mélancolique. Le *Feu de goémon*, la

*Plaine*, la *Dune*, donnent une forte impression des monotones étendues au charme captivant et triste, aux lignes sinueuses, qui vont mourir à l'horizon.

Meslé, qui se souvient des sourdines émues de Cazin, aime les clairs de lune, les gris crépuscules, les soleils voilés. Il y a bien du charme et du mystère dans son *Vallon (soleil couchant)*, avec l'homme et le cheval blanc qui rentrent du travail par le chemin creux, avec la fuite à demi effacée des terrains. Il rend bien finement les gris bleutés et les rayons pâlement jaunes du crépuscule, le silence et l'apaisement de l'heure mystérieuse, entre chien et loup. Moullé dit la gloire du couchant, la chaude limpidité des soirs d'été, quand les lumières sont orangées, quand les ombres bleuissent. Sous les arches d'un pont dont les pierres se dorent, les reflets calmes s'approfondissent, les masses de feuillage immobiles baignent dans la lumière et répandent sur le sol une sombre douceur.

A côté de ces notations calmes et attentives, la verve heureuse de Lebourg aborde de nouveaux problèmes. Ses toiles, datées des bords du lac de Genève, sont merveilleuses d'audace prime-sautière, de limpidité fraîche, traversées d'humides lueurs dansant sur l'eau, sur les fonds montagneux et forestiers. C'est une évocation soudaine, insaisissable, une vivante synthèse où l'effet d'ensemble se reconstitue à distance par la témérité libre et sûre de la facture.

Et voici, dans une manière plus fondue, les aimables impressions de Damoye, la *Prairie*, *Dans la Bruyère*; les fraîches clartés de Dagnaux, le *Pont de Mantes*, la *Vieille Route*; les violets délicats et les verts de Clary, *Ferme au bord de la Seine* et *Ruines du Château-Gailard*; les crépuscules de Billotte, d'un sentiment fin, d'une facture un peu épinglée et menue; un panneau décoratif de Chudant, la *Préfecture du Doubs*, qui a du style; les paysages francs-comtois de Muenier, les *Vieux Toits*, la *Fin de journée*, de fine atmosphère brouillée; les marines puissantes, un peu trop jaunâtres, d'Ulmann, ses vues du port de Hambourg, avec ses puissants déroulements de fumée sur des ciels dorés par le couchant; les marines normandes de Boulard et les paysages picards de Braquaval, les hauts plateaux d'Auvergne un peu secs de König, et les fines brumes rouennaises de Chevalier, les claires visions de Costeau et les délicatesses un peu enfumées de Griveau, le *Ciel d'orage* de Francis Jourdain et la *Baie de l'Orne* de Mademoiselle Esté. Montenard est fidèle à sa Provence claire, bleue et blonde, et Le Goût-Gérard à ses ports de Bretagne. Smith nous raconte Venise et baigne dans un chaud rayon de soleil le campanile rouge de l'église Saint-Georges; Vail est amoureux de Venise, lui aussi, tandis que Gillot, de sa manière vive et preste, raconte les aspects familiers de Paris, la *Seine* et *Notre-Dame*, la *Rue des Saints-Pères*, le *Pont des Arts*. Jules Flandrin, qui me paraît encore hésitant dans un *Portrait*, un peu lourd et gauche dans un grand tableau d'autel, révèle des qualités de paysagiste hardi, en des toiles riches de couleur et d'un sentiment décoratif comme la *Vallée de l'Isère (automne)* ou l'*Eglise de Corenc*. Ce n'est certes pas un artiste banal que celui qui raconte, dans un tapage fort harmonieux de couleur, *Une Audience à Venise*. Il me paraît encore tiraillé en des sens divers, mais il trouvera sa voie.

Guillaume Roger a, lui aussi, de très jolies qualités de limpidité et de fraîcheur prime-sautière. Il a bien fait de réduire le format de ses toiles. Sa peinture y paraît plus corsée, plus nourrie, sans rien perdre de sa vive justesse.

Lhermite reste au premier rang de ceux qui mêlent la figure au paysage. Probe historien des gens de la terre, il connaît leurs gestes et leur allure; il les



J. RAFFAELLI. — LA JEUNE FILLE AU PETIT CHIEN



établit dans leur milieu avec toujours plus d'autorité. Ses botteleuses et ses moissonneurs sont surpris bien naïvement dans leur action coutumière. Dans *la Marne*, sa manière s'élargit, la lumière diffuse et brouillée, pénétrée de gris, flotte dans l'air et se répercute dans les eaux. C'est une page simple, grande et vraiment magistrale. Lhermitte est en pleine possession de son art.

Lebasque est un des jeunes qu'il faut suivre avec le plus d'attention. Il a, lui aussi, l'ambition de faire vivre l'humanité en accord avec la nature ambiante. Par un métier qui procède de l'impressionnisme, il cherche à rendre la vibration douce de la lumière autour des êtres. Les réussites sont inégales. Il a des gaucheries encore. Sa *Maternité* est lourde par places. Mais *le Goûter sur l'herbe* serait une chose tout à fait exquise, si l'enfant n'était maladroitement rendu; la mère assise dans l'herbe, la fillette debout, sont de délicieux morceaux, et l'ambiance lumineuse est parfaitement réalisée.

Nombreux sont les étrangers qui exposent à la Société Nationale. Quelques-uns s'en plaignent et je n'en saisis pas bien le motif. Pourquoi déplorer que Paris reste le centre de la production artistique, et que les meilleurs viennent nous demander la consécration de leur renommée ?



H. GERVEX. — PORTRAIT

L'École espagnole est brillamment représentée cette année. Le réalisme pimenté et fringant de Zuloaga fait une vive impression. Cet artiste, fort habile et des mieux doués, expose trois toiles d'inégale valeur. Celle du milieu, *Préparatifs pour la course de taureaux*, n'est pas la meilleure. On y sent trop l'étude agrandie; elle est un peu cahotante et vide. J'aime beaucoup mieux *Gitane et Andalouse*, où le type de la vieille est fortement caractérisé, où la jeune femme est vraiment savoureuse et hardie comme un Goya. Dans *un Mot piquant*, le rustre gouailleur qui poursuit d'une raillerie à l'emporte-pièce la Chula riante, à la démarche de chèvre, rappelle un peu trop exactement un des buveurs de Vélasquez; le geste de la fille est bien saisi. Tout cela est troussé lestement et pris sur le vif. Zuloaga doit, je crois, se méfier de cette rare facilité qui lui permet de rapprocher, sans trop de disparate, des morceaux inégalement personnels. Il a une prise assez directe sur la

nature, une exécution assez ferme pour ne plus parler que d'après lui-même. Je citerai aussi la somptuosité funèbre d'Anglada, les *Jardins* de Rusinol, le *Barcelone* tragique de Casas.

L'art italien est présent par le talent acéré et sûr de Boldini. Son *Portrait* du caricaturiste Sem étincelle de verve, pétille de



MAURICE DENIS. — NOTRE-DAME DE L'ÉCOLE



vie arrêtée et surprise au passage. Cela est peint de premier jet, avec une sorte de furie endiablée et d'impeccable brio. On est confondu et charmé à la fois par ce nerf d'exécution, par cet audacieux accent de vérité qui vous fait entrer une physionomie dans les yeux et dans l'esprit.

L'Angleterre a toujours d'excellents portraitistes. Depuis Reynolds et Gainsborough, ses artistes savent donner à leurs modèles cette fleur de bon ton et ce comme il faut par où se distingue la gentry la plus aristocratique du monde. Rien de plus distingué, de plus avenant et de plus simple à la fois qu'un portrait de John Lavery, intitulé *le Chou bleu* : une jeune femme blonde, en costume noir et gris, dont les yeux bleu pâle s'accordent si bien avec le chou bleu coquettement posé dans ses cheveux. C'est d'un goût exquis. Neven Du Mont n'est pas moins heureux dans une donnée analogue. *Le Portrait de Madame Alfred N.-D. M...*, dans la même note gris et bleu, est plus sec, il est vrai, mais non moins gracieux de tournure.



MARCEL JEFFERYS. — FIN D'ÉTÉ

Austen Brown y met un peu plus de malice. Sa facture enveloppée recule le modèle et le dépouille des réalités grossières. La couleur assourdie vibre doucement dans un chatolement

mordoré; l'essence de l'être transparait. Le portrait de Madame T. Austen Brown est une œuvre très expressive. Le Canadien Morrice est un des plus charmants paysagistes d'aujourd'hui. Ses *Tuileries*, son *Jardin public (Venise)*, son *Effet de neige (Canada)*, rappellent à la fois Manet et Whistler, par la justesse large de la touche et par un certain attrait de poésie mystérieuse. Dans les *Régates (Saint-Malo)*, ces voiles gonflées et blanches comme du lait font une tache des plus savoureuses sur le ciel; l'atmosphère est humide et touffue; la couleur transposée est d'une saveur exquise. Une des meilleures toiles du

Salon est l'*Enterrement hollandais* par un temps de neige de Bartlett.

L'art américain a beaucoup de points communs avec l'art anglais. Il se différencie pourtant par plus de désinvolture et de



ÉMILE FRIANT. — LE VIEUX CHEVAL





J.-J. WEERTS. — FÊTE DU LENDIT OU FOIRE AUX PARCHEMINS A SAINT-DENIS AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE  
Panneaux décoratifs pour la Grande Galerie de la grande cour d'honneur de la nouvelle Sorbonne



R. PRINET. — LE PIQUE-NIQUE





H.-W. MESDAG. — APRÈS L'ORAGE

brio. *Les Demoiselles Hunter*, de Sargent, sont des Anglaises émancipées. Assises sur les trois côtés d'un pouff, elles nous regardent de leurs yeux vifs et candides; l'air de famille est

bien finement indiqué. C'est d'un métier admirable. Je citerai aussi *la Nuit au Monastère*, de Rolshoven. Frieseke whistlérise toujours avec agrément.



P.-E. DAMOYE. — LE THOUE À BAGNEUX





Saint François allant au secours de la monette blessée

Saint François apaisant la tempête

Saint François taquiné par les hirondelles

L.-H.-M. FRÉDÉRIC. — TRIPTYQUE

D'excellents paysages belges. De Courtens, les *Vieilles Femmes de l'Hospice de Schiedam*; un passage de cornettes blanches et de mantos violette dans la pénombre fraîche, sous la caresse du clair de lune, une peinture grasse, sonore, d'une extrême richesse; des canaux de Buysse, surtout le *Canal, lever de lune*, avec cette eau noirâtre, cette voile gris-brun de nuit et la rangée de peupliers pâlis dans la douceur crépusculaire, une harmonie de toute justesse; de claires visions de Claus, la *Route dorée*, le *Matin*, l'*Eveil de Printemps*, toutes choses fort délicatement fleuries; le *Labour* et le *Semeur*, de Verstraete, de large sentiment, d'exécution libre et ferme, tous produits d'une forte école qui suit son chemin gravement et sûrement, qui a sa tradition robuste et fine. Frantz Charlet introduit dans cet art très sain une fantaisie plus ailée, une sorte d'indécision fluide et errante qui a beaucoup de charme. Plus encore que ses tableaux je goûte ses poétiques aquarelles, la *Ronde (île de Marken)*, ou les *Passantes*. Léon Frédéric fut souvent mieux inspiré que le jour où il peignit ses deux triptyques *Saint François au bord de la mer* et *Saint François dans les dunes*. Je retrouve bien, en ces paysages archaïques, la naïveté de ce peintre qui aime les Primitifs de son pays, de jolies intentions, des candeurs touchantes. Mais sa manière s'y amaigrit jusqu'à la dessiccation, sa naïveté balbutie.

De Norvège nous revient cette année Skredsvig un peu aminci. Le Suédois Gustave Albert, acclimaté en France, y développe son beau talent.

Thaulow triomphe avec six toiles que l'on voudrait toutes citer; s'il faut choisir, je choisirai donc la *Péniche*, d'une gaieté de couleurs si fleurie, ou la *Porte en marbre*, d'un effet si original, ou la *Sentinelles*, d'une coupe si heureuse. Mais je vais les citer toutes. Cela chante et bruit, c'est une odeur de nature, c'est une vision originale, c'est un métier

sûr de lui, c'est un amour des choses qui s'en donne à cœur joie. Après cela, la naïveté un peu fruste de Holmboe dans sa *Vieille Fabrique en Norvège*, est loin de nous déplaire, non plus que la fantaisie décorative du Danois Willumsen. Cet art du Nord est plein de verdure et prodigue de promesses dont quelques-unes déjà sont tenues.

La Suisse grave et puritaine s'exprime par le *Repos de Christ à Béthanie*, de Burnand, où l'accent de conviction est si profond; la Suisse francisée nous offre l'*Enfant aux longs cheveux*, de Mademoiselle Breslau, un des plus pénétrants portraits de cet âge qu'elle comprend si bien que l'excellente artiste ait signés.

L'âme slave apparaît, avec son étrange nervosité, sa sensibilité fuyante dans les éfigies souples, vibrantes, insufflées sur la toile, de Mademoiselle Boznanska. L'Allemagne est insuffisamment représentée par Borckhardt, un peu sec et dur, ou par Sohn-Rethel, un peu timide. D'Arménie nous vient un talent neuf et original: Mademoiselle Babaian expose une *Lecture* qui annonce une finesse d'œil et de sentiment indéniable.

Sinuous revenons, pour finir, à la peinture française, nous trouverons encore à glaner quelques jolies toiles. Il y a beaucoup de jeunesse d'imagination et comme une fraîche nouveauté de coloris dans la *Nausicaa*, de M. Rouart. L'idylle homérique y revit avec sa grâce innocente et son ingénuité vigoureuse. La fille d'Alcinoüs apparaît bien parmi ses compagnes, comme la fière et pure Artémis parmi les Nymphes chasseresses. Le *Vieux Cheval*, de Friant, est une œuvre adroitement composée, où le dessin savant et précis de l'artiste exprime nettement son intention sans la souligner. Enfin je signalerai les fortes études vendéennes de Milcendeau, d'Enders une chose très délicate de facture et de sentiment: *Une Cérémonie religieuse dans le Sauguet à Montbenoit* et de Gaston Prunier des paysages pyrénéens, pleins de force et de saveur.

F.-C. DE MADRAZO. — PORTRAIT DE M<sup>ME</sup> DE M...





ANDRÉ DAUCHEZ. — NAVIRE A QUAI

On le voit, en somme, les œuvres d'imagination sont rares à la Société Nationale des Beaux-Arts; ce qui domine, c'est la peinture de mœurs, et plus encore le paysage. On se demande avec une certaine inquiétude si notre École française qui par deux fois, au dernier siècle, a renouvelé ce genre, n'est pas sur le point de laisser passer le sceptre en d'autres mains. Il est vrai que les créateurs les plus originaux, un Monet, un Pissarro, ne sont pas représentés ici; mais, parmi tous les jeunes talents qui se pressent à leur suite, on cherche leurs successeurs. Ici encore, parmi la multiplicité des notations, et la

variété des sensations, ce qui manque le plus, c'est l'esprit de synthèse. Il semble qu'on s'attache plus à la pellicule, à la surface, aux apparences des choses, qu'aux vérités foncières, à la structure permanente.

Sauf quelques citadins endurcis qui ont le courage de leur opinion, qui n'aime la nature en France depuis que Jean-Jacques nous l'a révélée, depuis que l'École de 1830 a chanté ses beautés émouvantes et que l'impressionnisme a renouvelé en mille modes éclatants la merveilleuse et toujours jeune chanson? Qui ne sent frémir en soi une âme de paysagiste depuis



AUGUSTE DURST. — NEIGE D'AUTOMNE (SAINT-VAAST-D'ÉQUIQUEVILLE)





FRÉDÉRIC MONTENARD. — ENTERREMENT DE JEUNE FILLE EN PROVENCE





E. DAUPHIN. — NUIT D'ÉTÉ AUX ENVIRONS DE TOULON

que la mer et la montagne, la forêt et la lande sont à la portée de presque toutes les fantaisies? Pour modeler une figure, pour lui donner tournure et caractère, expression et style, il faut un apprentissage, une science de métier. Il semble, à première vue, que la nature, ce modèle complaisant, soit accessible à tous et même aux plus naïfs. Pourtant il suffit de considérer la cam-

pagne ouverte, le modelé fuyant et souple des terrains, la profondeur des horizons, la fluidité insondable des ciels toujours en rapport avec le sol, pour se rendre compte que c'est un art singulièrement ardu et mystérieux, celui qui fait tenir sur quelques pieds de toile toute la logique sévère et complexe de la nature. Ici encore le plus sincère désir, la volonté la plus obstinée ne



JEAN VEBER. — LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE









Cottet E. Crevin.

CHARLES COTTEY. — DEUIL MARIN





LE GOUT-GERARD. — PIAZZA DELLE ERBE (VÉRONE)



LUCIEN MÉTIVET. — L'OLYMPHE

Les Dieux se mettent à rire en voyant Vulcain faire l'empresé.  
(HOMÈRE.)





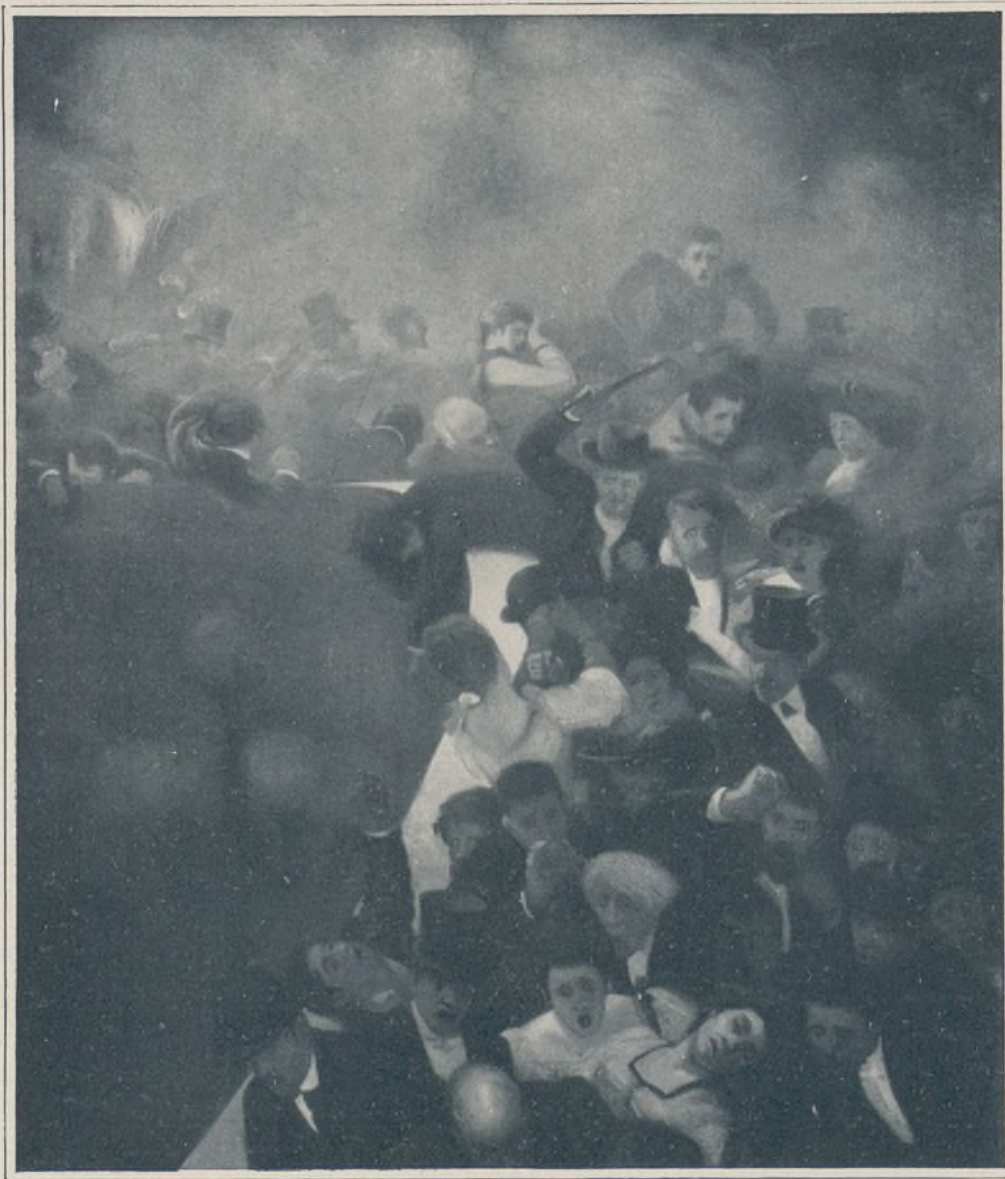
Cliché Henri Garnier.

JACQUES BAUGNIES. — PORTRAIT

suffisent pas. Il y faut, avec le don, une passion entière, une méditation forte et continue. De jolies apparences, un agrément superficiel, cela se rencontre. Mais la construction solide, le sens de l'espace et de l'étendue, la largeur et la souplesse des plans qui passent insensiblement l'un dans l'autre, et là-dessus la manie changeante de la lumière, l'atmosphère impondérable, cela est et sera toujours singulièrement rare. Il ne suffit pas d'aimer, il faut encore comprendre et savoir exprimer. Les procédés techniques, les hachures et le pointillé, la notation des complémentaires, cela s'apprend et se transmet; l'art, qui est

une science animée par le sentiment, est un don personnel et non transmissible; et c'est pourquoi, malgré toutes les explications et les analyses, il restera toujours un mystère.

Nous voici parvenus au terme de ce premier voyage. Nous n'avons pas rencontré de ces œuvres absolues qui nous emportent au delà des réalités sensibles, dans le domaine du rêve et de l'idéal. L'idéal, en effet, l'amour ardent de la vérité, l'ardeur de conquête manquent un peu à notre époque, du moins dans le domaine de l'art. Notre École semble quelque peu essoufflée. Elle n'ose pas; elle ne croit pas à la mission qu'elle a de relever



C.-J. COLIN. — LE FEU AU THÉÂTRE



MAURICE DE LAMBERT. — DOMINO JAUNE





A. STENGELIN. — LA MEUSE A DORDRECHT (HOLLANDE)



M<sup>lle</sup> CAMILLE MÉTRA. — PORTRAIT (pastel)M<sup>lle</sup> H. LE ROY D'ÉTIOLLES. — JEUNE FEMME

les esprits, de les maintenir sur les hauteurs. Il faut à l'humanité des héros qui la précèdent et l'invitent à souffrir pour mériter la gloire. Si les jeunes voient leurs maîtres hésiter ou s'endormir sur les situations acquises, ils perdent la notion de l'effort douloureux sans lequel on ne fait rien de grand. Ce que nous avons appris, ce que nous savons vieillit dans notre esprit, perd sa spontanéité, sa force d'impulsion, dès que nous ne renouvelons pas la force acquise par une conquête nouvelle. On a toujours le droit de n'être pas un héros, mais dès lors on perd celui de s'appeler un maître. Et quand je demande à l'ar-

tiste de se renouveler, je n'entends nullement par là qu'il doive nous étonner et s'étonner lui-même, par de brusques changements de masque et par des pirouettes imprévues. Qu'il reste lui-même, au contraire, et qu'il soit toujours plus lui-même; qu'il prenne une conscience plus forte et plus entière de sa personnalité vraie et de son meilleur désir; qu'il se ramène à son centre, au foyer de sa force. C'est par un travail intérieur que s'acquiert la maîtrise, qui est le refus des jougs imposés et des disciplines extérieures, qui est l'expansion libre et joyeuse de notre être intime.

MAURICE HAMEL.



WILLIAM SHAECKLETON. — BALCONY AT SIENA